

Coq en pâte

Tout a commencé, si j'ose le dire ainsi, ce matin venteux d'automne. Comme d'habitude ; se lever, réveiller les autres, manger, boire, petite toilette, sortie dans le jardin. Un habituel début de journée. Et quelque peu monotone.

Les feuilles commençaient déjà à tomber, rougies ou brunies, suivant les espèces. Tout en me promenant tranquillement, j'avais vu, je m'en souviens encore, cet arbuste qui résistait comme il le pouvait aux premiers effets de la saison froide. Il tentait désespérément de conserver toute sa verdure et sa vie, refusant l'arrivée prochaine de l'hiver, alors que tous ses voisins avaient déjà abdicqué et se laissaient bercer par les bourrasques qui emportaient leurs feuilles. C'était un églantier, il me semble. Oui, c'est cela. Et ses cynorrhodons, aussi rouges que les joues de la fille du fermier quand elle est gênée, luttait pour garder la tête haute. Mais en vain. Le vent finissait toujours par reprendre le dessus.

Je m'étais ensuite dirigé vers l'autre extrémité du jardin, délimitée par une vieille bassine emplies d'eau peu ragoûtante et d'une multitude de plantes, plus ou moins aquatiques. Une grenouille s'était appropriée le récipient et y avait déposé sa future descendance. Le choix était en soi plutôt judicieux : elle y serait tranquille et la nourriture n'y manquerait pas, vu le nombre de moustiques qui voletaient autour.

Derrière, se trouvaient le jardin et la terrasse du voisin, sur laquelle ce dernier passait la plupart de ses journées et de ses nuits, avachi dans un fauteuil de cuir usé et, par endroits, moisi. Cet homme était un vrai coq en pâte ; gros, toujours à se goinfrer de pâtisseries toutes plus grasses les unes que les autres, à réclamer quelque chose à sa femme ou ses enfants, à ne jamais lever le petit doigt pour aider quiconque en aurait besoin, à vivre sa vie de roi sans se soucier de celle des autres. Il ronflait bruyamment, un chapeau de paille sur le visage. A ce moment-là, un homme que je ne connaissais pas, affublé d'un manteau aux couleurs criardes, s'était approché de son fauteuil et l'avait réveillé d'une tape amicale sur l'épaule. Le râle du voisin était parvenu jusqu'à moi, tellement le fait d'être réveillé en pleine sieste lui était insupportable. Mais, bizarrement, le différend s'était arrêté là et les deux énergumènes avaient tout de suite entamé une discussion passionnée. Intrigué, j'avais décidé de rester un peu, histoire de

comprendre de quoi il était question (il était très rare que quelque chose d'aussi distrayant se passe). J'arrivais à entendre quelques bribes de paroles, mais rien de bien intéressant. Le sujet principal devait être la sécurité routière, vu le nombre de fois où ils avaient parlé de « gilets jaunes » ou de « macarons » (ils avaient, d'ailleurs, tendance à prononcer de manière particulière ce mot). Puis la discussion s'était égarée, et il n'était plus question que de « l'oie » et des « mers ». Cela devenait plutôt ennuyant alors j'avais, il me semble, décidé de retourner vers l'églantier quand, soudain, une expression avait retenu mon attention : j'avais distinctement entendu, sortant de la bouche de l'homme venu parler au voisin, les mots « coq en pâte », suivis par une exclamation de voix que j'avais interprétée comme agressive.

Cela voulait-il dire que cet inconnu, lui aussi, trouvait ce voisin gros, gras et empoté ? Le définissait-il lui aussi comme un « coq en pâte » ?

J'éprouvais à cet instant une joie, mêlée à une once de fierté ainsi qu'à une pointe de satisfaction, et bombais dignement le torse devant les yeux immobiles de la grenouille. Puis, ravi de la situation, j'avais décidé de rentrer.

Le lendemain, il ne s'était rien passé de particulier, si ce n'est que l'églantier avait finalement perdu ses feuilles.

Le jour suivant, la routine avait repris ses droits ; se lever, réveiller les autres, manger (mais un peu plus que d'habitude), boire, petite toilette, sortie dans le jardin. Le soleil était déjà bien haut quand j'avais finalement décidé de me rendre au pied de mon églantier. Ses cynorrhodons étaient, à leur tour, tombés. J'en avais ramassé un, mais avais tout de suite regretté mon geste : les fruits de l'églantier étaient jadis utilisés comme poil à gratter...

Entendant alors des pas derrière moi, je m'étais retourné et retrouvé, non sans surprise, face au fermier. Il portait le même manteau aux couleurs criardes que l'inconnu qui avait parlé au voisin deux jours plus tôt. Ainsi, ce très cher fermier était donc l'homme qui pensait comme moi ; j'en étais soulagé. Et heureux.

Mais je n'avais pas eu le temps de réaliser pleinement ce qui m'arrivait, qu'il m'avait attrapé le cou d'un geste vif !

Il me portait et me ballotait dans tous les sens. Avec panique, j'avais commencé à remarquer qu'il m'emmenait vers l'intérieur de la ferme. Il ouvrait et fermait des portes si vite que ses mouvements me donnaient le tournis. Son trajet nous avait finalement menés jusque dans, ce que j'avais déduit être, la cuisine.

Le feu était allumé et une grosse casserole fumante dégageait une odeur de bouillon. La femme et la fille du fermier s'affairaient aux fourneaux tandis qu'un homme corpulent - que j'avais, non sans stupeur, reconnu comme étant mon cher voisin - était assis à la table qui trônait au centre de la pièce. Sur cette dernière étaient disposés quatre couverts, des légumes variés et un livre ouvert à la page 276 sur laquelle figurait l'entête « Coq en pâte - *façon Grand-mère* ». Le désespoir s'était alors emparé de moi.

J'allais donc terminer mon existence de coq en « coq en pâte », dans l'estomac d'un coq en pâte.

Ironique.

Ariane Parkinson, 1M8